

“Semaine d’art en Avignon”, un festival de compensation

Fabienne Pascaud,
Publié le 26/10/20



Annulé en raison de la crise sanitaire cet été, le Festival d’Avignon connaît une forme ramassée en cette fin octobre, avec sept spectacles rescapés de l’édition 2020. Coup de projecteur sur trois spectacles qu’il devrait être possible de découvrir en tournée.

Ce début d’automne, on aura donc entendu, malgré tout, les fameuses trompettes du Festival d’Avignon... Et quelle chair de poule aura une fois de plus donnée au public ce lancinant appel au théâtre commandé par Jean Vilar à Maurice Jarre en 1952 ; au départ pour le *Lorenzaccio* qu’incarnait dans la Cour d’honneur du palais des Papes Gérard Philipe... Pas de Cour d’honneur pas de festival pour cause de coronavirus, ni cet été ni cet automne. Mais sept spectacles rescapés quand même de la mort-née édition 2020, qu’Olivier Py a eu la bonne idée de donner à voir lors d’« Une semaine d’art ». Avant que le Festival ne naisse officiellement, en 1949, son fondateur, Jean Vilar lui-même, avait adopté cette dénomination pour les quelques spectacles qu’il proposait avant la rentrée des classes en septembre 1947 et 1948. Retour aux sources pour mieux renaître ?

Une perte de 130 millions d’euros

La chambre de commerce a annoncé que l’annulation du Festival avait provoqué une perte de 130 millions d’euros pour la ville. Hôtels, restaurants, commerçants : tous les Avignonnais ont souffert de la suppression des manifestations « In » comme « Off », et dans les rues les boutiques fermées ou en liquidation ne se comptent plus en cette triste fin d’octobre. Malgré la Semaine d’art, malgré les places qu’on y offre – bel effort ! – à un tarif unique de 15 euros (10 pour les étudiants), la mélancolie plombe les rues de la ville, plus pauvre qu’il n’y paraît. Y aura-t-il même un festival en 2021 ? Cette Semaine d’art, où il a fallu in extremis, après les jauges réduites pour contraintes sanitaires, rebasculer encore tous les spectacles trois heures plutôt pour cause de couvre-feu, aura servi au moins de terrain de manœuvre aux équipes techniques, admirables d’efficacité. Tous les défis leur sont désormais permis...

Et puis derrière leurs masques, calmes et respectueux des distanciations, les spectateurs semblent contents et fiers d'être là, comme si leur seule présence aux spectacles était un acte de résistance aux tragédies du temps. Leur docilité, leur obéissance totale aux légitimes règles sanitaires font encore une fois regretter que la ministre Roselyne Bachelot et la maire Anne Hidalgo n'aient pas été écoutées par le gouvernement dans leurs demandes de légères dérogations pour le spectacle vivant ; la survie de tout un secteur culturel était peut-être à ce prix... Pour la Semaine d'art, six mille places ont quand même pu être vendues au public ; et le report de 20 heures à 17 heures n'a fait perdre que très peu de spectateurs.

À la Fabrica, un "Jeu des ombres" étrangement hybride

Le fil rouge de l'édition prévue en juillet – Éros et Thanatos – était finalement bien pensé, aujourd'hui où la mort pourrait nous encercler. Les artistes ne sont-ils pas visionnaires ? Dirigé par le nouveau patron du TNP de Villeurbanne, Jean Bellorini, *Le Jeu des ombres*, de Valère Novarina, devait y embraser la Cour d'honneur du palais des Papes ; et la langue ogre du poète, célébrant le vide et l'absence à force d'excès et de trop, s'inscrustre dans les murs de pierres austères. C'est à La FabricA, vaste lieu clos hors les murs, qu'on aura finalement découvert ce spectacle étrangement hybride, aux formes étroitement mariées : opéra, théâtre, fantaisie circassienne, tragédie et installation plastique...



... un spectacle qui devait avoir les honneurs de la Cour ; finalement présenté en salle à la FabricA.
Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Autour du mythe latin d'Orphée – ce prince des poètes parti chercher au royaume des ombres Eurydice la femme aimée, morte d'une piqûre de serpent –, Bellorini a construit une œuvre où résonnent tout ensemble *L'Orfeo*, de Monteverdi (1607) – premier des opéras, ici admirablement chanté et mis en musique – les *Métamorphoses* du poète latin Ovide (-43 av. J-C, 17 après J-C) incarné par une comédienne asiatique aux cheveux blancs, et la prose goulue et tourmentée de Novarina s'interrogeant sur Dieu, la mort, l'amour, les fantômes et les vivants. Pourquoi Orphée, ce fils d'Apollon qui a su convaincre les gardiens des Enfers de lui laisser reprendre l'épouse vénérée – à la seule condition de ne pas se retourner pour la regarder – désobéit-il in extrémis et perd-il Eurydice à jamais ? Par soif de connaissance : voir enfin les Enfers ? Par acception de la mort qui lui permettra de chanter à jamais la femme perdue ? Par volonté de rester poète envers et contre tout, de célébrer la mort donc la vie... D'une fulgurante beauté visuelle fondée sur le vide du plateau nu et des visions soudain baroques ou surréalistes – des pianos qui courent, une rampe de feu qui zèbre l'espace, des apparitions, disparitions fantastiques, drôles ou lugubres de comédiens, chanteurs, musiciens vêtus par Macha Makeïeff – le spectacle se déroule comme une lancinante prière. Une invocation à la fin des amours, des êtres, des temps qui n'est en fait qu'exhortation à leur renaissance.

Une reprise du Festival en juillet 2021 ?

Et si le verbe de Valère Novarina n'était parfois si obscur et si redondant avec d'interminables morceaux de bravoure – telles les définitions possibles de Dieu –, la représentation calme et majestueuse dans sa beauté cérémonielle serait total plaisir. Offrande des hommes, des comédiens, des artistes à l'inconnu de la mort, de l'évanouissement et exorcisme pour que tout encore continue... Que continue aussi ce festival qui nous aura offert tant de joie, d'exaltation, d'inspiration, de réflexion. Avant de reprendre, on l'espère, en juillet 2021 – les États généraux des festivals, tenus récemment ici, ont promis un fort soutien de l'État (85 millions d'euros) à toutes ces manifestations, qui non seulement sèment l'art mais encouragent l'économie, les liens sociaux des cités où elles se tiennent – la Semaine d'art se poursuit jusqu'au 31 octobre.

Avec “Le Tambour de soie” et “Traces”, des histoires de désillusion



Avec une troublante représentation du *Tambour de soie*, nô revisité par Jean-Claude Carrière pour la chorégraphe et danseuse japonaise Kaori Ito et son vieux complice Yoshi Oida, acteur de fondation de la troupe de Peter Brook. Aux sons des percussions de Makoto Yabuki, on y suit l'amour impossible d'un homme de ménage âgé, fatigué, rompu, pour une danseuse qui lui promet de lui appartenir. Mais au prix d'irréalisables conditions. Triste histoire de passion, de temps passé, de vieillissement, de mort encore et de désillusion. Mais il est des désillusions qui invitent à la renaissance, comme dans *Traces*, discours aux nations africaines du Sénégalais Felwine Sarr, joyeusement, sensuellement et doctement interprété par le conteur burkinabé Jean-claude. Pour dire sa foi dans une Afrique réparée de toutes ses blessures coloniales, résiliente, puissante et définitivement mère de l'humanité – elle qui a vu apparaître le premier homme –, il est accompagné du chanteur et musicien Simon Winse. Présences chaleureuses qui, avec les artistes japonais, donne à la Semaine d'art le goût d'ailleurs, d'ouverture au monde, aux autres qui fait la magie d'Avignon.

Olivier Py, serein et heureux

Olivier Py y sera-t-il aux manettes jusqu'en 2022, reconduit un an pour cause d'annulation en 2021. On l'espère. Il en serait ainsi, murmure-t-on, pour tous les directeurs de grosses institutions ayant vu leur année de programmation paralysée... Le Conseil d'administration du Festival, désormais présidé par l'ex-ministre de la Culture Françoise Nyssen, en décidera en tout cas en novembre prochain. Olivier Py paraît serein, heureux que cette Semaine d'art ait pu avoir lieu et que le public souvent l'en remercie. « *La victoire de la vie sur la mort* », dit-il... Il a profité du temps du confinement pour achever l'écriture du scénario de sa première vraie fiction au cinéma, *Le Molière imaginaire*, sur la mort de Jean-Baptiste Poquelin. Et il prépare toujours le feuilleton autour de *Hamlet*, qu'il proposera à la bibliothèque Ceccano en juillet prochain. Sur ce qu'il fera après Avignon, il ne dit rien encore. Juste qu'il a déjà eu la chance d'avoir des postes extraordinaires et d'avoir fait beaucoup de belles choses. Mais il est disponible et ne renonce à rien. Au théâtre, on ne renonce pas.

À voir en tournée

Le Jeu des ombres, du 6 au 22 novembre, Les Gémeaux, Sceaux (92) ; du 6 au 8 janvier 2021, Le Quai, Angers (49) ; du 14 au 29 janvier, TNP, Villeurbanne(69) ; les 5 et 6 février, Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence ; du 10 au 13 février, La Criée, Marseille (13) ; du 17 au 19 février, Anthéa-Antipolis, Antibes (06).

Le Tambour de soie, du 29 octobre au 1er novembre, Théâtre de la Ville, Espace Cardin, Paris 8e ; les 17 et 18 décembre, Maison de la culture, Amiens (80) ; le 26 février 2021, Théâtre Ducourneau, Agen (47).

Traces, les 4 et 5 décembre, Le Lieu unique, Nantes (44) ; les 6 décembre, Théâtre Jean-Vilar, Vitry-sur-Seine ; du 17 au 20 décembre, MC93, Bobigny (93) ; le 12 février 2021, Tangram, Évreux (27).